

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 7

MONTRÉAL : 20 DÉCEMBRE 1912

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

L'apathie universitaire pour la culture physique

Dans un article précédent, je me suis efforcé de démontrer la nécessité de la culture physique pour tout être humain, à plus forte raison pour les sédentaires, et son influence salutaire sur l'intelligence et le caractère.

L'intellectuel, ai-je dit en substance, qui s'adonne à une culture physique rationnelle, acquiert le goût et l'habitude des idées nettes et claires; il aime l'action, et jaloux de mettre ses forces à l'abri de toute dépense inutile et nuisible, il devient forcément moral.

Puisque la culture physique est indispensable à tout homme soucieux de sa santé intellectuelle et morale, pourquoi donc la grande majorité de nos étudiants s'obstine-t-elle à ne pas profiter de l'ambaine inespérée qui s'offre à elle cette année?

Si vous demandez aux abstentionnistes pourquoi ils ne vont pas aux leçons de culture physique, ils vous donneront deux "grandes" raisons: ils n'en ont pas besoin, ou ils n'en ont pas le temps.

Ils n'en ont pas besoin! Ah! laissez-moi rire! Oh plutôt contemplez donc les individus qui vous répondent ainsi. Regardez-moi ce teint anémié, bilieux, ces yeux caves et atones, cette démarche de polichinelle qui sort de sa boîte, apanage de la plupart de nos étudiants. Voyez tous ces gens qui sont malades et qui n'ont pas besoin du remède sauveur. Et dites-moi si vraiment ce spectacle n'est pas encore plus affligeant que ridicule. Passe encore, si cette réponse vous était faite par nos rares étudiants qui jouissent d'une bonne santé. Mais non, ceux-là sont les plus assidus au gymnase; ils comprennent que la santé est un bien qui ne se conserve qu'à force de soins, et qu'ils ne faut pas attendre qu'on l'ait perdue pour en apprécier la valeur.

"Je n'en ai pas besoin!" Heureusement ils sont de plus en plus rares ceux qui invoquent ce prétexte; ils se rendent compte du ridicule de leur situation, et vont maintenant, pour la plupart se confondre dans le troupeau de "ceux qui n'ont pas le temps".

"Je n'ai pas le temps!" Devant cette réponse que vous a jetée en passant l'individu qui continue là-bas sa marche affairée, vous demeurez un instant songeur. Vous avez lu quelque part que Gladstone, qui avait pourtant assez d'occupations, trouvait néanmoins chaque jour le moyen de consacrer quelque temps aux exercices physiques, qu'il considérait essentiels au bon fonctionnement de son intelligence; vous savez aussi que la plupart des hommes d'Etat contemporains, et ce ne sont pas les moins occupés des mortels, imitent Gladstone sur ce point, vous savez tout cela, et avez devant vous un homme jeune comme vous, qui est tellement occupé à meubler son esprit qu'il n'a pas le temps de veiller à son corps! Quel génie cette frêle enveloppe doit-elle renfermer!... Puis tout à coup, vous vous ressaisissez un peu. Vous avez vu ce même jeune homme jouer au billard pendant une couple d'heures sans arrêter; vous l'avez vu, maints soirs de culture physique, aller s'enfermer dans un théâtre, vous l'avez aperçu flânant de longues heures dans les corridors propres et parfumés de la Maison des Étudiants. Et de toutes ces petites observations vous en venez finalement à la conclusion que le temps de votre homme ne devient précieux qu'au moment d'aller prendre la leçon de culture physique.

Ah! je sais qu'il y a quelques sinueux que l'amour de l'étude courbe toute la journée sur leur table de travail, et qui ne prennent de sommeil que ce que la nature leur arrache! Mais pourquoi s'affaiblir les yeux à apprendre des articles de codes, des faits et des théories qu'ils n'auront pas la vitalité

suffisante de mettre en usage pratique? Ce n'est pas le savoir que nous possédons, mais le savoir que nous utilisons, qui compte. La reconnaissance de cette vérité vitale est un des facteurs principaux des réformes éducationnelles qu'on pousse actuellement de l'avant, dans beaucoup de pays qui n'ont pas encore atteint, comme la province de Québec, l'apogée de la perfection en matière d'instruction publique.

Mais ils sont si rares, les sincères! Sont-ils plus que cinq ou six? Je ne crois pas.

Et les autres? Ah! oui! Parlons-en des autres. Parlons de ceux qui ont le temps de passer leurs soirées à flâner, à courir les spectacles et les théâtres, parce que ça leur est un plaisir, et qui n'ont pas le temps de venir faire de la culture physique, parce que ça exige un effort. Parlons d'eux et disons qu'ils ne sont que des êtres mous et sans caractère. Il faut du caractère pour aller deux fois la semaine s'enfermer dans une salle et y faire travailler ses muscles; pour flâner et s'amuser bêtement, il ne s'agit que d'être un type sans personnalité et sans ressort, un mannequin, comme malheureusement nous en avons trop à Laval.

L'étudiant, répète-t-on souvent, est l'homme de l'avenir. C'est l'espoir de la race! Pauvre race! si l'étudiant actuel est son seul espoir à elle si malade, il y a bien lieu de désespérer d'elle...

L'éducation physique est la grande régénération physique, intellectuelle et morale. Nous côtoyons un monde sans l'apercevoir.

Au moment où la vie mal réglée que nous menons dans la province de Québec, vie intense, parce que nous ne savons ni travailler, ni nous reposer, au moment où l'alcool empoisonne notre race et va l'anéantir peu à peu si les pouvoirs publics ne prennent des mesures énergiques, où les ennemis de la race canadienne-française se réjouissent de sa décadence, il faut que tous les patriotes se groupent et agissent contre les causes de cet état maladif qui n'est encore que de la torpeur, mais qui pourrait, si on n'y prend garde, se transformer en coma mortel.

Il faut réveiller le dormeur fatigué qui rêve, il faut le provoquer à l'action utile et tonifier son système nerveux par les exercices du corps, dosés en raison de sa fatigue constitutionnelle, et cela par une gymnastique basée sur une méthode pédagogique ne donnant prise à aucune acrobatie ni à aucun besoin de parade d'un goût souvent fort douteux.

Il n'est que temps de réagir: déjà les races qui nous entourent nous ont dépassés sur le terrain commercial et industriel parce qu'ils poursuivent une grande idée directrice, et qu'ils savent répartir également la somme de l'effort utile à produire en apprenant dès l'école à savoir travailler et surtout à savoir se délasser.

Amis, si nous voulons que notre race se réveille, commençons par nous réveiller nous-mêmes. Allons, frottons-nous les yeux et faisons de la culture physique, car c'est là qu'est le salut.

BRIQUET.

"THAIS"

N'oublions pas que c'est demain, samedi, que les Polytechniciens donnent au théâtre "Sa Majesté" leur soirée de gala. "Thais" de Massenet est à l'affiche. Mme Méliis, MM. Jean Riddez et Conrad sont les principaux interprètes.

Qu'on se le redise!

Portrait de Commines

Le visiteur qui parcourt les salles de sculpture de la Renaissance au Musée du Louvre, s'arrête parfois devant un petit monument funéraire sur lequel deux personnages, un homme et une femme, en costume de la fin du XVI^e siècle sont représentés à genoux et les mains jointes. Ce sont deux statues en pierre peinte, étonnantes de vie et de vérité. L'homme est de haute stature; son visage ovale est énergique et doux; il a la bouche fine, l'œil vif et intelligent. C'est lui sans doute qui a voulu faire graver sur le sarcophage où il devait se reposer des agitations de la vie cette brève devise qu'on y peut lire encore aujourd'hui: "Qui non laborat non manducet". Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Cet homme fut Philippe de Commines, un grand travailleur, un grand politique, et par surcroît un grand écrivain, notre premier historien moderne.

Son éducation.

Il avait peu de littérature. Il s'est plaint bien des fois que sa "nourriture", confiée à un tuteur négligent eût été incomplète. On lui avait appris à monter à cheval, mais il ne savait pas le latin. Il n'avait pas lu les auteurs anciens. Il n'avait pas étudié la rhétorique pédantesque de son temps. Il n'avait reçu que l'éducation des hommes, des choses et de la vie. Il ne connaissait pas tout son bonheur.

Comment il devint Français.

Pendant l'été de 1472 le duc de Bourgogne, pour se venger du roi, ravageait brutalement la Normandie. Un jour, sans doute pour récompenser Commines d'un bon conseil, il lui jeta sa botte au visage; et les courtisans, jaloux du jeune chambellan, l'appellèrent "tête botée". Commines dévora l'affront. Mais dans la nuit du 7 au 8 août il quitta le camp bourguignon pour aller se mettre au service de Louis XI. Il s'était fait acheter très cher d'un roi très avare qui se connaissait en hommes...

Comment il fut ruiné.

A son lit de mort Louis XI voulut réparer un certain nombre d'injustices qu'il avait commises et qui ne pouvaient plus lui servir à rien. Il se repentait particulièrement d'avoir dépouillé la famille de la Trémoille pour enrichir Commines. Il fit dire au dauphin son fils:

"Il est homme de bien et m'a bien servi. Donnez-lui deux mille livres de rente". C'était une liquidation de faillite. Louis XI qui, par l'intermédiaire de Commines, avait trompé et volé tant de gens, mettait sa conscience en règle en dépouillant son complice avant de mourir.

Les mœurs du temps.

... Cet homme qui vit dans la perpétuelle crainte du poison, qui chassa par défiance les serviteurs les plus dévoués et s'enferme avec deux laquais, cet homme que l'on voit tout grelottant faire semblant de lire ou de comprendre les dépêches afin de laisser croire qu'il est encore bien vivant, cet homme qui dans les fossés de son château entouré de grilles et garni de tours, fait placer quarante arbalétriers jour et nuit, enfin cet homme qui supplie à genoux un ermite de le rajouir à prix d'argent, c'est Louis XI "le plus sage" prince de son temps. — En quel temps étrange sommes-nous donc? Quelle perspective brutale l'histoire nous ouvre sur le quinzième siècle finissant! Hypocrisie, cruauté, lâcheté, tout peut se résumer dans ces trois mots...

Commimes précurseur de Bossuet.

... Aucun détail ne demeure inexplicé: la narration de l'historien se déroule dans la lumière. Pourtant il est des événements qui paraissent contredire toutes les lois de

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche; — Cloches, carillonnez gaiement! — Jésus est né; — la Vierge penche Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées Pour préserver l'enfant du froid; Rien que les toiles d'araignées Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche. Ce cher petit enfant Jésus, Et pour l'échauffer dans sa crèche L'âne et le boeuf soufflent dessus.

La neige au chaume cond ses franges. Mais sur le toit s'ouvre le ciel Et, tout en blanc, le cœur des anges Chante aux bergers: "Noël! Noël!"

Théophile GAUTIER.

notre esprit et dont l'explication n'apparaît pas, même à la réflexion; il faut remonter au-delà des causes humaines et tangibles. Tout homme qui a besoin de comprendre, a besoin de Dieu, et c'est pourquoi Dieu apparaît si souvent dans l'œuvre de Commines... Sainte-Beuve s'étonnait qu'il pût aller à une moralité médiocre un sentiment religieux si profond. Et il l'accusait d'hypocrisie ou peu s'en faut. Voilà un jugement bien rapide. Ce n'est point par le cœur, sans doute, que Commines est religieux; mais, scrutateur infatigable des événements et des pensées humaines, trouvant toujours au bout de toutes choses le mystère ou l'injustice, il se réfugiait en Dieu et, là du moins son intelligence trouvait le repos.

Commimes observateur satirique.

Voici Olivier le Daim, barbier de Louis XI. Son maître l'envoie en ambassade à Gand, auprès de la jeune duchesse de Bourgogne; et il s'est endimanché pour la circonstance, "vestu beaucoup mieux, dit Commimes qu'à lui n'appartenait". Aussi voyez le sourire dédaigneux des grands seigneurs à l'arrivée de ce lourdaud. "Dites votre créance, maître Olivier". Maître Olivier se trouble: il répond qu'il n'a charge de parler qu'à la duchesse et à part. On s'esclaffe: ce beau damoiseau demande un rendez-vous! "Ce n'est point la coutume, lui dit-on, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune demoiselle à marier." Il s'entête: il veut une audience privée. Simon il ne dira rien. Au fait peut-être ne sait-il que dire. Et il part sous les lueurs sans avoir rien dit. Toute la ville le baboune; on parle déjà de le jeter dans la rivière. Il s'enfuit. Bel ambassadeur pour un roi de France!

Conclusion.

Commimes est moins dur que son temps. Il ne s'enferme pas dans l'ironie. Il s'émeut; il sympathise avec les hommes qu'il observe. La contemplation de la triste destinée des grands lui arrache des accents d'incomparable éloquence. Et il fait monter jusqu'à Dieu sa protestation contre les misères imméritées des peuples qu'on opprime... Et c'est par là que malgré ses fautes il achève de gagner notre sympathie. Bon serviteur de la monarchie française, politique généreux et clairvoyant, profond observateur des hommes, historien consciencieux, il a su encore mettre un beau style au service de nobles idées. C'est lui faire injure que de voir en lui un Machiavel un peu moins systématique que l'autre. Il croit fermement que la justice aura le dernier mot. S'il constate et s'il paraît accepter l'immoralité politique de son siècle, du moins s'efforce-t-il de la contrebalancer par une conception religieuse de la vie et de la société.

R. GAUTHERON.